

## QUELQUES ÉLÉMENTS SUR LES KINNIN D'ABBÉCHÉ (TCHAD)

par  
Monique Jay

*Kinnin*, noté aussi *Kindin*<sup>1</sup> (Le Rouvreur, 1962/1989 : 362 ; Roth-Laly, 1969 : 430)<sup>2</sup>, est un terme utilisé au Tchad pour désigner les Touaregs, que ce soit par les locuteurs arabes, kanembou ou kanuri (Tubiana, 1991 : 502-504). Les *Kinnin* d'Abbéché descendent de Touaregs émigrés du Niger au Tchad à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Cette migration, déclenchée par l'arrivée des Français au Niger, s'est déroulée en plusieurs vagues, issues de plusieurs groupes, de différents lieux. Parmi ces migrants, originaires du sud de l'Aïr et de la région de Zinder, les uns sont allés jusqu'à El Fasher et s'y sont installés ; d'autres sont rentrés après quelques années ; certains se sont fixés à Mao, d'autres à Abbéché (Cf. carte). Ce dernier groupe aurait été principalement constitué de forgerons<sup>3</sup> (Chapelle, 1982 : 137, 1987 : 75-76), ce qui reste à préciser.

Jusqu'à présent, aucune recherche ethnologique, historique ou linguistique n'a été réalisée parmi les *Kinnin*. L'évaluation et le bilan de cette migration, une centaine d'années après, constitue le sujet de ma thèse de doctorat. Outre l'apport de connaissances, l'intérêt principal réside dans l'étude de la recomposition sociale d'un groupe humain après une migration loin de son/ses lieu(x) et de sa/ses communauté(s) d'origine.<sup>4</sup>

Une mission INALCO-CNRS-ACCT a financé sept mois d'enquête, du 25 no-

---

1. On rencontre aussi les graphies *Kininne* et *Kine-Dinh* (Le Rouvreur, 1989 ; Fabre, 1935), elles sont inexactes.

2. Pour les termes arabes, j'ai consulté le lexique de Roth-Laly, pour les termes touaregs le dictionnaire du père de Foucauld relatif au parler de l'Ahaggar et le lexique d'Alojaly relatif aux parlers du Niger.

3. Le terme forgeron, le plus souvent employé en français pour traduire le terme touareg *enād*, ne recouvre pas la totalité des activités pratiquées par les artisans touaregs : forge, travail du cuir, du bois et de la terre. Le terme artisan convient mieux pour désigner cette catégorie sociale.

4. On pourra se référer à Jay (1994), pour le projet détaillé de l'étude et la recherche bibliographique relative aux *Kinnin*.

vembre 1994 au 25 juin 1995, à Abbéché. Je présente ici les apports de cette mission aux questions posées dans le projet d'étude et les conditions de recueil des éléments ethnographiques.

## HILLE KINNIN : UN VILLAGE DEVENU QUARTIER

*hille*<sup>5</sup> *Kinnin* se situe dans la partie ouest d'Abbéché, sur la route de N'Djaména, entre les entrepôts de l'Office national des céréales (ONC) et le marché au bétail, à trois kilomètres du centre de la ville. Les habitants âgés de *hille Kinnin* appellent parfois leur quartier *Duguri* en référence au nom du puits de ce lieu.

Avant 1945, les *Kinnin* habitaient près du marché principal d'Abbéché. Ils en ont été déplacés, lors de la construction de l'hôpital et de l'école du centre (Clanet 1971). En accord avec le sultan du Wadday, Mahammad Ourada (1935-1945), père de Brahim le sultan actuel, ils ont choisi le lieu de *hille Kinnin*, dont les terrains sont depuis gérés par le chef de quartier. Les témoignages *kinnin* recueillis en 1995 datent aussi ce déplacement de 50 à 55 ans.

En 1945, cet espace était situé hors de la ville, ce qui pourrait expliquer le nom de *hille*. Il est désormais un quartier d'Abbéché, du fait de la croissance urbaine. En 1995, tous les *Kinnin*, environ 600, y habitent sauf deux familles qui logent en ville sur leur lieu de travail (une des deux a une maison au quartier) et trois femmes d'origine *kinnin* qui ont suivi leur mari dans d'autres quartiers.

### Organisation territoriale ou organisation sociale ?

Les *Kinnin* sont issus de Kel Azawagh, Kel Gress, Kel Tamat et Izayakan. Les Kel Azawagh viennent d'In Gall, les Kel Gress de Tanout. Un Kel Ahaggar et un Mauritanien font aussi partie du groupe, ainsi que des femmes et des hommes maba, arabes, haoussa, béri et gorane avec qui sont noués des mariages. Les habitations sont regroupées en fonction de la *tāwšit* (tribu ; Alojaly 1980 : 202) d'origine et il existe deux « sous-quartiers ». Un au Nord où vivent les Kel Azawagh et un au Sud où résident tous les autres. Chaque quartier a une mosquée.

Même si l'on parle pudiquement de plusieurs *tāwšiten*, cette séparation s'établit sur des statuts sociaux. Les Kel Azawagh sont issus d'esclaves de

---

5. De *hille*, village en arabe (Roth-Laly, 1969 : 124), seul quartier actuel d'Abbéché à s'appeler *hille*.

toutes les autres *tāwšiten*. Cette différenciation sociale, tue en présence des étrangers au groupe<sup>6</sup>, demeure de nos jours et pas seulement dans l'organisation spatiale.

Une femme, étrangère au groupe et mariée à un *Kinnin*, m'a dit en français : « voilà le chemin qui sépare le quartier en deux, chacun pour soi et Dieu pour tous » et a refusé de m'en dire plus. Une autre femme, aussi d'origine étrangère au groupe, a toujours refusé de me parler de ce « secret de famille ». Plus tard, les enfants se sont exclamés : *ʿabid n Allāh* (esclave de Dieu ; Roth-Laly, 1969 : 298) à l'évocation d'une adulte du quartier nord, sans lien familial avec leur quartier. Ils se sont fait rabrouer par les femmes qui nous recommandèrent de bannir ce terme sous peine de créer des dissensions avec l'autre quartier. Toute question sur l'existence des *tāwšiten* amenait, dans les deux quartiers, la réponse « il y a bien des Américains et des Français ».

La première fois que j'exprimai mon souhait d'aller à la dation du nom d'un enfant chez les Kel Azawagh, ce fut un tollé général dans le quartier sud. Pour être sûr que j'avais bien compris toutes les interventions en touareg et en arabe, on alla même chercher deux femmes qui parlaient français. Il fallait éviter que je ne perde temps et argent en allant à cette fête et en offrant un cadeau à la mère. En tête à tête, au bout de plusieurs mois de présence, dans le quartier sud, à propos des Kel Azawagh<sup>7</sup>, on me disait : « ce sont des voleurs », « ils ont beaucoup d'enfants », « ils font toujours des histoires », « ils ne t'accepteront pas car tu ne jeûnes pas et tu n'es pas musulmane ».

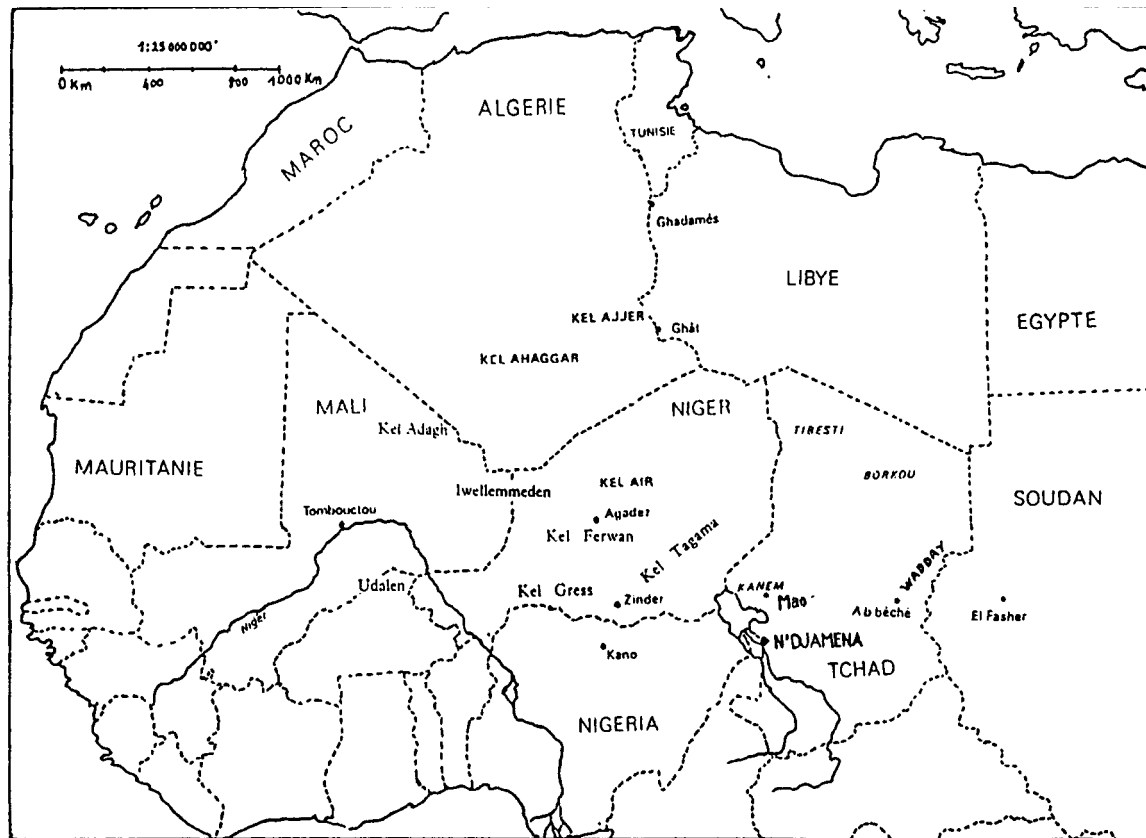
Quelques mariages entre les deux quartiers sont pourtant noués. D'après les généalogies, de telles unions existent depuis au moins cinquante ans, bien que, dans le quartier sud, l'on dise : « maintenant on peut se marier avec eux, avant c'était interdit ». Le couple réside dans le quartier du mari.

Le chef de *hille Kinnin*, d'origine Kel Gress et Kel Tamat, habite dans la partie sud. La borne fontaine installée en mai 1994 est située près de la maison de sa première femme. Cette partie comprend une quarantaine d'habitations. La plupart d'entre elles sont rectangulaires en briques cuites ou en terre selon le niveau de richesse de la famille ; quelques-unes sont rondes, avec un toit conique en bois et tiges de mil. Dans la partie nord, il y a beaucoup plus de maisons rondes.

---

6. Que ce soit un Tchadien ou moi jusqu'à plusieurs mois d'enquête. Une jeune fille Kel Azawagh, à qui je demandai les noms des groupes, me répondit : « nous sommes *Kinnin*, *Imajəghān*, et les autres Izayakan », le nom d'Azawagh ne fut même pas prononcé.

7. Lorsque j'ai réalisé la portée de la séparation en deux quartiers, j'ai enfin vu l'intérêt d'habiter en ville pour la qualité du travail d'enquête !



Contexte géographique de l'étude.

## SITUATION LINGUISTIQUE, TRADITIONS ORALES

En 1995, tous les *Kinnin* parlent en arabe tchadien, la langue la plus utilisée et apprise aux enfants. Les *Kinnin* de plus de vingt ans connaissent aussi le touareg. Quelques familles conversent encore en touareg, mais la plupart des échanges ont lieu en arabe.

Les parents transmettent peu le touareg à leurs enfants, cet apprentissage semble lié à un choix familial. Les enfants, peu nombreux à le pratiquer correctement, n'ont qu'une connaissance lexicale du touareg. Leurs erreurs de syntaxe (pronoms personnels, conjugaison des verbes) et la répétition de phrases entendues auprès de leurs parents sans les comprendre révèlent une pratique irrégulière. Ainsi, une adolescente me dit : *t-osa-du* (tu es venue ici), alors qu'elle me rendait visite. Une petite fille disait : *ur gə təregh* pour *ur əregh* (je ne veux pas) et toutes les femmes l'ont reprise. Les enfants utilisent le terme *anābzog* (fou, Alojaly 1980 : 13) avec beaucoup de plaisir les uns à l'égard des autres et connaissent aussi de nombreux noms d'animaux. Certains manifestent un intérêt pour la langue, comme cette petite fille qui transcrit les mots touaregs en caractères arabes.

Les parents semblent regretter cet abandon de la langue. Mais, comme le disait une femme, « pourquoi leur apprendre le touareg, elles vont se marier avec des Arabes ? », ou bien « maintenant nous sommes à Abbéché, les enfants vont à l'école, tout le monde parle arabe ».

Le touareg est parfois utilisé comme une langue secrète. Les femmes âgées, qui l'utilisent souvent entre elles, communiquent ainsi devant les personnes qui ne doivent pas comprendre (enfants, femmes arabes). Une femme qui ne connaissait pas le touareg et me parlait toujours en arabe réussit à poser une question en touareg pour ne pas être comprise d'une visiteuse. Durant l'enquête, les entretiens ont eu lieu en touareg<sup>8</sup>, parfois en français avec trois femmes qui avaient été à l'école.

Le terme *ətefan*, *itefanān* qui signifie haoussa (Alojaly 1980 : 188) est parfois aussi utilisé pour désigner des Arabes. Des néologismes sont créés, ainsi on désigne le grain de beauté par appelé *aññat ma-s* (oncle maternel) en touareg, par traduction littérale du terme arabe *xāl* utilisé à Abbéché (oncle maternel, Roth-Laly 1969 : 150). Cette désignation n'est pas habituellement en usage en touareg au Niger.

Dans une même phrase, les langues peuvent être mêlées. Les termes désignant le grand-père et l'oncle maternel sont le plus souvent empruntés à l'arabe *gidd* et *xāl* (Roth-Laly 1969 : 87, 150), alors que ceux de père, mère, frère, sœur,

---

8. Je ne parlais pas l'arabe tchadien.

cousin croisé sont employés en touareg. Peut-on en déduire une importance relative de ces relations de parenté ?

Une femme qui connaît des contes touaregs les récite en touareg aux enfants, ceux-ci répètent à l'oreille les passages chantés, puis elle les leur traduit en arabe.

Il y a environ trente ans, les enfants d'origine non *Kinnin* du quartier apprenaient le touareg. À une période de pratique du bilinguisme est donc en train d'en succéder une période de monolinguisme arabe.

## ACTIVITÉS SOCIO-ÉCONOMIQUES

### Les *Kinnin* sont-ils d'anciens forgerons ?

De nos jours, aucun *Kinnin* n'exerce une activité de forgeron et je n'ai pas vu d'outil spécifique aux forgerons. À la question de l'existence de forgerons, la réponse invariable était : « à Abbéché ils sont morts, il en reste à Mao ou à El Fasher »<sup>9</sup>.

Une attitude de mépris est affichée à l'égard des forgerons, lorsque on rencontre une *haddādye* (forgeronne ; Roth-Laly, 1969 : 111) ou lorsque on dénigre des femmes qui parlent et rient haut et fort.

Alors, les Touaregs d'Abbéché étaient-ils forgerons ? Nous savons déjà que les Kel Azawagh étaient des esclaves. Les faits linguistiques et sociologiques suivants pourraient être l'indice de la présence passée de forgerons.

Quelques termes, dont les chiffres, sont connus dans un parler qui évoque la *tenat*. Ce langage, spécifique aux forgerons, leur permet de s'exprimer sans être compris par les personnes parlant le touareg, en particulier les nobles (Bernus, 1983 ; Casajus, 1987-a, 1989). Un jeune homme m'a demandé si un tel parler, non compris des étrangers sachant le français, existait. Un homme m'expliqua l'intérêt de pouvoir dire à sa femme de préparer le thé sans que les invités le comprennent et veuillent alors partir.

Quelques personnes sont dites descendant d'*əklan n ănăđ* (esclaves d'artisan, Alojaly, 1980 : 91, 140). Si leurs esclaves sont restés, des forgerons le sont peut-être aussi.

De plus, quelques personnes d'Abbéché m'ont dit que les *Kinnin* étaient des forgerons, le nom de l'un d'eux a même été cité.

---

9. Cependant à la fin de mon séjour, une vieille femme m'a glissé à l'oreille qu'une autre vieille était forgeronne.

## L'activité économique principale : le commerce<sup>10</sup>

La plupart des hommes sont commerçants. Leur statut et leur revenu croissent selon les produits vendus : âne, natron, céréales, produits manufacturés, parfums. Les plus aisés ont des camions et sont aussi transporteurs.

À la fin des années cinquante l'activité principale était le transport à dos de chameaux sur les longues distances et à dos d'ânes sur les courtes (Le Rouvreur, 1962/1989 : 370-371). Un homme d'environ 70 ans me raconta qu'il ramenait du sel et des dattes de Faya et allait chercher du mil dans le Sud, que les hommes transmettaient aussi les messages entre Abbéché et le Salamat, pour le compte de la poste et de l'administration française.

Il existe aussi des réparateurs de deux roues, de radio (dans le quartier nord), des chauffeurs et mécaniciens (trois dans le quartier sud), des gardiens et un instituteur.

Beaucoup de femmes exercent la revente de produits alimentaires. L'observation du lieu de vente, du type de produits et de leur degré de transformation révèle leur statut et leur niveau d'aisance. Elles ne peuvent ou ne veulent pas chiffrer leur bénéfice, au contraire de leurs dépenses en matière première et du tarif de vente. Les moins aisées revendent au petit marché, près du marché de bétail, de la nourriture de base (lait, mangues, tomates, oignons) ou des produits demandant du travail (galettes de mil, arachides grillées). Les plus aisées revendent, au détail et à leur domicile, des produits plus onéreux (huile, farine, thé, sucre, café, spaghetti). Les veuves et les familles les moins aisées utilisent l'argent gagné aux dépenses de base et les femmes les plus aisées s'achètent des bijoux.

Pour la vente de parfum, elles pratiquent le démarchage dans tout le quartier ; ainsi que les petites filles avec les mangues dans leur quartier respectif.

Une seule femme, Kel Azawagh, revend des tissus et des habits au grand marché.

Le commerce est l'activité la plus valorisée<sup>11</sup>. Dès leur plus jeune âge, filles et garçons, exercent la revente de sucreries, savons, cigarettes et fruits. Dans les rues du quartier, les petites filles et jeunes filles les moins aisées revendent mangues et tomates, les plus aisées proposent confiseries, thé, sucre, savon et allumettes. Il est difficile d'estimer dans quelle mesure les ventes réalisées par les petites filles le sont pour le compte de leur mère.

---

10. Pourtant lors du recensement électoral, les hommes se présentaient souvent comme cultivateurs et les femmes comme ménagères.

11. Le chef de quartier, un grand commerçant du quartier sud et deux hommes âgés, un de chaque quartier, composaient la délégation *kinnin* à laquelle j'ai été présentée en début d'enquête.

Au grand marché, cinq femmes (trois du quartier sud, deux du quartier nord), de 55 à 70 ans, vendent des tapis et des nattes réalisés à *hille Kinnin*, des objets produits par d'autres groupes et quelques plantes médicinales. Une seule femme non *kinnin* vend aussi ces objets, sur le même lieu. Ce commerce me semble différent.

## La sparterie

Les femmes fabriquent des balais, des nattes rondes ou rectangulaires<sup>12</sup> et des éventails en feuilles de palmier doum (*Hyphaene thebaica*; Ozenda, 1991 : 131). Cet ouvrage, considéré comme typiquement touareg, n'est pratiqué que par les plus que quinquagénaires. Quelques jeunes filles donnent une touche de modernité aux éventails, objets de décoration murale, en y brochant ou crochant des motifs avec les pelotes de laine achetées au marché. La fabrication de chapeaux, pratiquée il y a une trentaine d'années, est tombée en désuétude.

## Le chamla : spécificité ou non des femmes Kinnin ?

Les *chamla*<sup>13</sup> sont des tapis tissés avec du poil (*ənzaḍ*; Alojaly, 1980 : 154) de mouton et de chèvre, les femmes ne sont pas unanimes sur la provenance du matériau de base. Toutes les femmes âgées présentent ce travail comme non touareg. Il est pratiqué par les femmes les plus jeunes, seules deux femmes âgées – une dans chaque quartier – l'exercent.

Hormis l'argent qu'ils rapportent, ces tapis ne sont pas dignes d'intérêt pour elles. Ils ne servent jamais d'ornement, à contrario des nattes en doum ou plastique et des nombreux tapis de confection industrielle qui décorent murs et sol. En visite chez moi, les femmes leur préféreraient les nattes pour s'asseoir (peut-être aussi en raison de leur caractère rêche et piquant?). Une jeune femme divorcée, enceinte et sans activité rémunératrice, se moquait souvent des femmes qui faisaient des *chamla*. Elle se mit à filer la laine, après avoir vu la représentation de son futur enfant lors d'une échographie à l'hôpital. Cette image lui avait-elle fait prendre conscience de la nécessité de gagner de l'argent, aussitôt associée au tissage du *chamla*, plutôt qu'à la sparterie ou à la revente alimentaire ou de parfums ?

Dans les groupes touaregs connus, l'activité de tissage est ignorée. Comment a-t-elle été apprise ? La réponse de quelques femmes et d'un homme est : « avec les Fizzani ou les Arabes Kanem ».

---

12. On s'assoit sur les nattes rectangulaires, et on utilise les rondes en guise de « nappe » les jours de fête sous les plateaux.

13. Le terme arabe *šamla* signifie « couverture, sorte de métier à tisser » (Roth-Laly, 1969 : 257).



Pour les habitants d'Abbéché, les *Kinnin* ont importé le savoir du tissage des chamla qui, tout comme leur danse (*tende*)<sup>14</sup>, leur est spécifique. Je ne sais encore comment expliquer la contradiction avec l'affirmation des *Kinnin*: «ce n'est pas notre travail».

## RELIGION

La religion musulmane a une place importante ; prières, jeûne et pèlerinage sont observés par les hommes et les femmes. Le jeûne du Ramadan est suivi à partir de la puberté. Quelques femmes jeûnent hors du Ramadan, pour obtenir la récompense divine (*emärked*; Alojaly, 1980 : 131). Les femmes âgées vont à la mosquée le vendredi. Quelques femmes vont apprendre à lire et à écrire à partir du Coran dans le quartier *Šige el-foqarā* (lieu des lettrés musulmans; Roth-Laly, 1969 : 263, 355, 356, 357) et écoutent des cassettes religieuses. Certaines portent parfois des chaussettes, pour cacher leurs pieds au regard des hommes.

J'ai ressenti une pression constante de la part du groupe pour me convertir. Les enfants me demandaient avec insistance de répéter la profession de foi chaque jour du Ramadan<sup>15</sup>. Quelques femmes m'incitaient à jeûner, pour me protéger du feu de l'enfer. À la fin de mon séjour, un homme m'a encouragé à me convertir pour parfaire mon «intégration» au groupe (je les connaissais, j'avais vécu plusieurs mois avec eux, je parlais leur langue, mais si je devenais musulmane ce serait encore mieux). Ce conseil donné devant plusieurs hommes était aussi, avant mon départ, un moyen de me tester à travers la réponse que j'apporterais. L'enjeu, pour moi française, non musulmane qui ne suivait pas toutes les conventions sociales, était de pouvoir revenir<sup>16</sup>. L'affirmation de ma confiance dans le «cœur» d'un être humain plutôt qu'en sa religion fut entendue par un homme comme «parole de vérité»; il me dit: *tidət-nam* (Alojaly, 1980 : 27).

### Sont-ils tous sénoussistes ?

Tous les *Kinnin* seraient sénoussistes (Le Rouvreur, 1962/1989 : 371). Un

---

14. Lors de cérémonies officielles, comme la visite du président du pays par exemple, ils sont invités à danser, ainsi que les autres groupes de la ville.

15. Un jeune garçon voulait, en toute gentillesse, m'apprendre quelques mots d'arabe, pour qu'à ma mort je puisse aller «dans la case d'Allah».

16. Je venais d'apprendre par un jeune homme que l'accord de «vieux» *Kinnin* de N'Djaména avait été sollicité au début de mon séjour, avant de permettre ma présence et l'enquête.

homme Kel Azawagh et une femme Izayakan, tous deux âgés, me dirent que tous les *Imajəghān* sont sénoussistes. Mais une femme de 35 à 40 ans ne connaissait pas la Sanūssiya, confrérie musulmane, au contraire de son fils d'une vingtaine d'années qui disait que presque tous étaient sénoussistes dans le quartier.

Les prénoms *Senussi* et *Tidjani* sont donnés (respectivement deux et une fois) à des garçons par les Kel Azawagh.

## TRANSFORMATION DES PRATIQUES ?

### Habillement, coiffure et parure

Autrefois, les femmes étaient vêtues de noir et les hommes portaient le voile de tête touareg. Maintenant, il ne subsiste pas de spécificité vestimentaire.

Les coiffures sont identiques à celles de l'ensemble de la population<sup>17</sup> : les petits garçons ont les cheveux courts, les petites filles ont les cheveux tressés, comme les adultes. Les garçons et les hommes vont chez le coiffeur en ville. Les femmes se font tresser par les « coiffeuses » réputées de *hille Kinnin*, une femme arabe et deux Kel Azawagh, pour 250 francs CFA. Parfois, elles se retressent l'une l'autre gracieusement.

Il reste peu de bijoux en argent apportés du Niger. Beaucoup de femmes les ont vendus il y a déjà 20 à 30 ans. La dernière paire de bracelets de cheville est au musée de N'Djaména à l'intérieur d'un *tende* (tambour ; Alojaly, 1980 : 139). Les seuls bijoux touaregs qui restent en grand nombre sont en matière minérale et en forme de croix d'In Gall. Ils sont nommés *zakat*<sup>18</sup>. Les femmes achètent maintenant des bijoux fantaisie ou en or, selon l'argent qu'elles gagnent.

Les hommes restent attachés à leur *tākoba* (épée ; Alojaly, 1980 : 87). Un jeune homme en a même acheté une, il y a quelques années, à un artisan qui venait du Niger. Il en existe plusieurs dans les deux quartiers et de différentes qualités. Les hommes les utilisent lors de *tənde*, dans le quartier ou « officiel ».

---

17. Une femme kel Azawagh me montrant une carte postale de femme touarègue nigérienne, rapportée par son mari d'un voyage commercial, remarquait la différence de la coiffure.

18. Je n'ai rien trouvé dans dictionnaire ni lexique, sauf *tāzoka*, « verre, par ext. bracelet en verre pour femme » (Alojaly, 1980 : 211).

## Nourriture et repas

La boule de mil, accompagnée de sauce, constitue la nourriture de base, comme chez tous les habitants d'Abbéché.

Des réflexions telles : « c'est de la nourriture d'Arabe », « c'est de la nourriture de *Kinnin* », ou « pour de la nourriture *kinnin*, c'est bon ! » sont émises sur le ton de la plaisanterie. Elles soulignent peut-être de subtiles différences, dues à un tour de main personnel ou à des habitudes familiales. Quelques spécificités sont reconnues comme *kinnin*, par exemple la bouillie de mil, servie après l'accouchement.

L'organisation des repas est souvent répartie entre les co-épouses : chacune les prépare, pour mari, femme(s), enfants et beaux-parents, les deux jours consécutifs où le mari dort chez elle. Une famille a même étendu cet usage aux femmes des trois frères. La femme mange avec petits-enfants et filles, l'homme avec les garçons plus âgés. Hommes et femmes, mariés ou non, mangent rarement ensemble<sup>19</sup>. Lors des fêtes, l'écart entre la nourriture des hommes et celle des femmes est manifeste.

## Alliance, parenté et généalogies

Les hommes sont polygames, quand leurs moyens financiers le leur permettent. Les femmes âgées évoquent avec regret le temps où les hommes avaient une seule femme et devaient divorcer quand ils en voulaient une autre. L'apparition de la polygamie date d'au moins 25 ans. L'alliance matrimoniale est un sujet de plaisanterie parmi les femmes de tous âges (Jay, à paraître).

Les relations de parenté entre les gens vivants et les généalogies sont en général bien connues. Une fillette, de cinq ans environ, récitait, comme une comptine, sa filiation paternelle sur quatre générations.

## Noms et surnoms

Les noms des enfants sont donnés par le mari. En voyage commercial, il téléphone pour communiquer son choix.

Le nom du père suit le nom de l'enfant. Il n'est pas précédé de *ǧg* ou *wǧǧt* (fils, fille de ; Alojaly, 1980 : 47), comme cela se fait chez les Touaregs.

Quelques femmes quinquagénaires ont un surnom touareg. Les mères sont appelées *am* suivi du nom du premier enfant (mère ; Roth-Laly, 1969 : 31). Les

---

19. Une jeune femme était gênée de partager le repas avec le couple de ses voisins et moi-même ; à l'entrée d'un homme durant le repas, ses belles-sœurs ont posé leur cuillère.

surnoms des jeunes adultes et des enfants sont arabes : *am bēī*, *am abū-ha*, *am dahaka*, *ǧiddu* (mère de la maison, de son père, du rire, grand-père ; Roth-Laly, 1969 : 31, 65, 16, 156/ 278, 87). Les surnoms *am abū-ha* et *ǧiddu* sont donnés respectivement à une fille et à un garçon, lorsqu'ils portent le même nom que leur grand-mère ou grand-père ; ainsi leur mère peut les appeler sans prononcer le nom de ses beaux-parents.

### **Sédentaires ou nomades ?**

Les hommes commerçants partent parfois plusieurs mois. Les femmes voyagent souvent pour des raisons familiales (mariage, naissance, visite aux enfants ou parents, deuil). Ces nombreux et fréquents déplacements sont-ils la persistance d'une forme de « nomadisme » dans les pratiques de ce groupe sédentarisé ? Cette situation de mobilité et sédentarisation associées serait une des conséquences possibles de leur migration. Sur le plan théorique, à la lumière de cette question, il apparaît que les limites entre les catégories « sédentaire » et « nomade » ne sont peut-être pas aussi nettes qu'elles sont posées d'habitude. Existerait-il des formes intermédiaires entre ces deux modes de vie ?

### **L'excision**

Depuis quelques années, les fillettes sont excisées, vers dix ans. Aux dires des femmes âgées, cela ne se faisait pas avant. Les mariages avec homme ou femme de groupes où se pratique l'excision y ont conduit. Un argument évoqué en sa faveur est celui d'un éventuel mariage avec un homme d'origine non *Kinnin*. À l'heure où quelques Tchadiennes remettent en cause l'excision au niveau national, comme la cinéaste Zara Mahamat Yacoub, dans le film intitulé « Dilemme au féminin », cette pratique est en train de se développer à *hille Kinnin*. Il est difficile d'en dater l'apparition, car les jeunes femmes ne répondent pas aux questions relatives à ce sujet, malgré une liberté de ton et de plaisanterie dans le domaine de la sexualité.

### **KINNIN, KEL TAMASHAQ, IMAJEGHEN, TCHADIEN ?**

Les Touaregs se dénomment souvent *kel tamashaq* en référence à leur langue (Casajus, 1987-b, Drouin, 1987). Les *Kinnin*, eux, se désignent en touareg comme *imajəghān* (touareg ; Alojaly, 1980 : 126) et utilisent l'expression arabe

*kalām kinnin* (parole touarègue; Roth-Laly, 1969: 426) pour désigner le touareg.

Plusieurs personnes âgées affirment que maintenant « *Imajəghān usum bas* », traduisible par « de touareg, nous n'avons plus que le nom », bien que le terme en italique soit le plus employé pour se désigner. Dans le même registre, on regrette le temps où « les hommes n'avaient qu'une femme qui restait à la maison quand son mari allait au marché, les fillettes n'étaient pas excisées ». Deux femmes et un homme évoquent même le gavage des femmes.

Les enfants vont au moins à l'école coranique, dans leur quartier respectif. Les petites filles scolarisées vont le plus souvent à la *Madarsa de Šīge el-foqarā*, seules deux vont à l'école publique, leurs mères ont été scolarisées. Une plus grande proportion de petits garçons va à l'école publique.

Les femmes et les hommes ont des ami(e)s à Abbéché et participent aux cérémonies familiales (mariage, dation du nom, deuil) en ville. Quelques jeunes hommes et jeunes femmes participent aussi à des « fêtes-disco ». La musique soudanaise est appréciée et les femmes dansent à son écoute.

Les *Kinnin* participent, seul ou en délégation, aux cérémonies officielles en ville. Un grand commerçant était invité au mariage d'une fille du sultan du Wadday, un groupe d'hommes et de femmes fut sollicité pour un *tende*, lors de la venue du président du Tchad à Abbéché en novembre 1994.

Quelques femmes écoutent une émission de théâtre à la radio. Les femmes ont envie d'avoir une salle de bains, un ventilateur, un réfrigérateur et « une vidéo ». Celles qui ont vécu à N'Djaména regrettent leur confort d'alors apporté par l'eau courante, l'électricité, la cuisine au gaz (non au bois et sans fumée). Les jeunes gens assistent aux projections de cassettes vidéo en ville.

L'intérêt pour la vie politique est manifeste, on écoute les informations locales et nationales à la radio, quelques hommes et femmes sont même affiliés à un parti politique. Les femmes mariées émettent un avis, pas toujours identique à celui de leur mari.

## CONCLUSION

Cette présentation d'éléments ethnographiques et du déroulement de l'enquête est rapide. L'analyse détaillée des relations de parenté et des généalogies abordera d'autres points et élargira les perspectives. Une seconde mission est prévue ; elle permettra d'affiner les éléments déjà recueillis.

MONIQUE JAY  
INALCO, CERAOC

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ÄGG-ALĀWJELI G., *Lexique touareg-français*, Copenhague, Akademisk Forlag, 1980.
- BERNUS E., Place et rôle du forgeron dans la société touarègue, in ÉCHARD N. (éd.), *Métallurgies africaines. Nouvelles contributions*, Mémoire de la Société des Africanistes, 1983, n° 9, pp. 237-251.
- CASAJUS D., Crafts and ceremonies : the inadan in tuareg society, in Aparna Rao (ed.), *The other nomads. Peripatetic minorities in cross-cultural perspective*, Köln/Wien, Böhlau Verlag, 1987a, pp. 291-310
- CASAJUS D., Parole retenue et parole dangereuse chez les Touaregs Kel Ferwan, *Le Journal des Africanistes*, 1987b, Tome 57, n° 1-2, pp. 97-107.
- CASAJUS D., Sur l'argot des forgerons touaregs, *Awal*, 1989, n° 5, pp.124-136.
- CHAPELLE J., *Nomades noirs du Sahara. Les Toubous*, Paris, Harmattan, 1982, (1957, Plon).
- CHAPELLE J., *Souvenir du Sahel. Zinder, Lac Tchad, Komadougou*, Paris, Harmattan, 1987.
- CLANET J., *Une ville coloniale en déclin, Abéché (Tchad)*, Mémoire de maîtrise, Université de Vincennes/Paris XIII, 1971.
- DROUIN J., De quelques conceptions esthétiques de la parole dans la société touarègue, *Le Journal des Africanistes*, 1987, 57/1-2, pp. 77-96.
- FABRE P., *Les heures d'Abéché*, Marseille, Les Cahiers du Sud, 1935.
- FOUCAULD P. Charles de, *Dictionnaire Touareg-Français dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Imprimerie Nationale, 1951-1952.
- JAY M., *Projet d'étude chez les Touaregs d'Abéché (Tchad)*, Diplôme de D.E.A. de l'Université de Paris-X/Nanterre, 1994.
- JAY M., *Rire, parenté et sexualité chez les femmes Kinnin d'Abéché (Tchad)*, Communication au colloque sur « les paroles à rire » (29-30 Janvier 1996, INALCO), à paraître.
- LE ROUVREUR A., *Sahéliens et Sahariens du Tchad*, Paris, Harmattan, 1989, (1962, Berger-Levrault).
- OZENDA P., *Flore et végétation du Sahara*, Paris, CNRS, 1991 (2<sup>e</sup> éd. 1977).
- ROTH-LALY A., *Lexique des parlers arabes tchado-soudanais*, Paris, CNRS, 1969.
- TUBIANA J., Questions d'onomastique tchadienne *Kindin* et *Wasili*, in Drouin J. et Roth A. (éds), *A la croisée des études libyco-berbères. Mélanges offerts à P. Galand-Pernet et L. Galand*, Paris, Geuthner, 1993, pp. 501-509.